



SANS ELLES

— Liam Fost —

IN<EPTIO

PROLOGUE

« Vous êtes bien monsieur Adam Weiss ? »

Vous savez, ce genre de début de conversation téléphonique qui vous met de suite mal à l'aise. Vous ne savez pas à quoi vous attendre. Cela peut aussi bien être une opportunité professionnelle qu'un tirage au sort bidon que vous auriez remporté et pour lequel vous devriez donner vos coordonnées, etc. Mais si ce genre de début en matière met à ce point mal à l'aise, c'est qu'il peut aussi être annonciateur de mauvaise nouvelle.

« Votre femme vient d'avoir un accident. »

1

Été 2018. C'est le matin, ma femme Célia s'est absentée avec notre fille Eléanore afin de lui acheter de nouvelles tenues en prévision de la rentrée. Nous avons prévu de nous retrouver pour le déjeuner dans un restaurant du centre-ville. Je m'installe à mon bureau, un mug de café à la main. En cette fin du mois d'août, je me sens bien. Je suis enthousiaste à l'idée de retrouver mes élèves et m'affaire aux différentes préparations pour la réouverture de l'école que m'impose mon double rôle de professeur et directeur.

Quelques minutes avant 11 h – alors que je m'apprête à aller profiter des presque 30°C dehors – le téléphone sonne. « Vous êtes bien monsieur Adam Weiss ? » Je confirme. « Votre femme vient d'avoir un accident. »

Perte de lucidité.

État second.

Je retiens l'endroit puis raccroche.

Mon cœur bat à tout rompre. Le monde autour de moi pourrait-il s'écrouler ainsi ?

J'arrive sur place une dizaine de minutes plus tard, guidé depuis quelques centaines de mètres par les gyrophares. Je cherche du regard la voiture de Célia lorsque j'aperçois un

véhicule dans un champ, cela pourrait être lui. Ma vision se trouble, des lumières et des uniformes tournent autour de moi. Je dois me reprendre. Je commence à courir en direction de la voiture, au bord des larmes. Il faut que je sache, que j'aie vu de plus près. Ce n'est pas la raison qui me guide. Mon corps a le dessus. Un pompier tente de me retenir, en vain. Je me débats et me défais de son emprise. Je n'ai plus conscience de mes gestes, comme si mon cerveau ne m'informait plus de ses choix. Et je dois agir vite, car je crains de perdre connaissance. Ce sont finalement deux autres pompiers qui m'empêchent de me brûler les mains contre la carrosserie.

À seulement quelques centimètres de la voiture, je n'ai plus aucun doute, il s'agit de celle de Célia.

Un homme me prie de le suivre, il s'agit d'un gendarme. Je demande où elles se trouvent, il insiste sans répondre à ma question. Je le suis jusqu'à l'arrière d'une fourgonnette, tout en ne quittant pas des yeux la voiture noircie par le feu et encore fumante. Ma vision est encore trouble et tout semble toujours tourner autour de moi. Le gendarme me parle, je ne saisis que peu de choses : un choc frontal avec une autre voiture. Et je l'aperçois : une berline allemande noire, à peine enfoncée à l'avant... La petite citadine de Célia, quant à elle, est carbonisée...

« Où sont-elles ? » m'entends-je répéter.

Le gendarme ne cesse de parler. Il m'interroge et je réponds machinalement, sans réellement saisir l'échange.

Je réalise que je tremble. Autour de moi des bruits de tôle, des voitures démarrant, d'autres arrivant. Puis je les vois. Deux housses mortuaires, portées par des pompiers. Ils passent à quelques mètres de moi. Les formes dans les housses... Une grande, une petite... Je me mets à suffoquer. L'évanouissement menaçant depuis mon arrivée semble s'intensifier.

« Monsieur Weiss ? »

Je tente de me lever, mais retombe. Mes jambes ne me portent plus. Le gendarme me demande de me calmer, alors qu'une de ses collègues accourt pour me soutenir.

Me calmer ? Comme si j'en étais capable ! Je voudrais juste me lever et aller avec elles. S'il doit s'agir de ma femme et de ma fille, je veux les rejoindre.

Mais ça ne peut être elles. C'est inconcevable. Ma petite princesse vient tout juste de fêter ses six ans. Il est impossible que cela lui arrive. Il ne peut s'agir que d'un cauchemar.

Je survis aux jours suivants l'accident, tel un zombie. Il m'est impossible d'être vraiment là. Une part de moi est éteinte, mais la réalité me rattrape. J'ai des démarches à faire. Je fais le nécessaire, bien aidé par Marjorie, la petite sœur de Célia, qui se révèle plus mature qu'elle ne l'a jamais été. Marjorie a cinq ans de moins que sa sœur, qui en avait 33 . Ma belle-soeur reste vivre deux jours à la maison et fait en sorte que je ne me laisse pas aller, au moins jusqu'à l'enterrement. Elle tient la route pour moi. À tout moment, j'ai l'impression que je vais craquer, céder sous le poids d'une douleur que je n'aurais jamais pu imaginer ressentir.

Après les funérailles, je la remercie et lui demande de rentrer chez elle. J'ai besoin de me retrouver seul, de pleurer les femmes de ma vie sans personne pour chercher inutilement à me reconforter. Il n'y a aucun réconfort possible, à moins de me les ramener.

Je reste un bon moment à pleurer sur les affaires de Célia et d'Eléanore, que je refuse de voir quitter la maison. Les placards sont vidés, mais le sol des chambres recouvert. Marjorie a tenté tant bien que mal de me convaincre, « Ne garde pas toutes ces affaires, ou bien tu ne feras jamais ton deuil. » Seulement ce deuil, je ne suis pas prêt à le faire et n'en ai pas envie. Pas encore.

La rentrée à l'école se fait sans moi, je ne me rends même pas à l'hommage donné en l'honneur de Célia dans son établissement. J'en suis simplement incapable. Je suis en arrêt pour incapacité d'exercer, et ce, pour les six prochains mois. Il est clair que je ne peux plus faire mon travail, je ne me vois pas non plus le reprendre six mois plus tard.

Je reçois beaucoup d'appels. Des amis, de la famille ou même des parents d'élèves voulant prendre de mes nouvelles. Je réponds les premières semaines, puis je commence à laisser sonner le téléphone, jusqu'à ne plus du tout répondre.

Je le sais, je m'isole, mais cela me semble plus simple. Bientôt, il n'y a plus que Marjorie que je laisse entrer, je lui suis redevable pour son aide à l'organisation des obsèques. Elle me reproche de conserver les vêtements de mes princesses étalées sur les lits. « Au moins, mets-les en cartons, dans un premier temps. » Je reste silencieux et la laisse parler. Elle doit finir par se lasser de mon mutisme, car ses visites s'espacent de plus en plus.. Ses parents viennent me voir au début, mais n'ayant jamais eu d'excellents rapports avec eux, ils ne se forcent pas davantage. Et cela me convient très bien. De mon côté, je n'ai ni frère ni sœur. Mon père est décédé et je n'ai plus que ma mère. Celle-ci cherche à m'aider les jours qui suivent l'accident, mais elle aussi est dévastée par la disparition de sa petite-fille et de sa belle-fille qu'elle adorait. Peut-être est-ce sa façon de faire son deuil, car elle parle beaucoup, trop, de moments vécus en leurs compagnie. Mon caractère difficile et mon humeur dépressive ne supportent pas ses rappels incessants à des souvenirs qui me font plus de mal que de bien. Je lui demande alors de s'arrêter et de me laisser tranquille. S'en suit une dispute, plutôt virulente et très imbécile de ma part, où je lui demande de ne plus revenir. Ce qu'elle respecte. En toute honnêteté, j'ai bien conscience d'avoir été dur, idiot, et que ma colère est injustifiée, pour autant, je préfère la solitude

à la sollicitude. Alors je m'en satisfais.

Je n'ai plus aucune envie et me laisse sciemment aller. Je deviens petit à petit une loque et ne fais rien pour empêcher cela. Cela peut paraître lâche ou puéril de tout abandonner ainsi, mais pourquoi se forcer lorsque vous n'avez plus de raison de le faire ? Ma famille en construction était ma boussole, il y avait Eléanore et nous aspirions à lui offrir au moins un petit frère ou une petite sœur. Seulement maintenant... ? Je dois me trouver un nouveau but, une nouvelle raison de me lever le matin, alors que je ne vois rien à l'horizon. Je me lève quand même et zone dans mon salon obscur, trop paresseux pour ouvrir les volets. Le plus clair de mon temps est passé, avachi sur mon canapé, à regarder la télévision sans même m'y intéresser. J'ai pourtant une bibliothèque bien fournie, des dizaines de livres à lire ou à relire, seulement je n'y arrive plus. Cela me demande trop de concentration, plus que je ne peux en fournir.

Les journées se suivent et se ressemblent. Pour autant, elles me paraissent de plus en plus longues. Au début, ce sont les soirées qui sont les plus difficiles, je bois afin de les faire passer plus rapidement et m'évanouir dans mon lit ou directement sur mon canapé – selon mon degré d'aptitudes une fois les verres vidés. Plus j'avance dans le temps, plus les journées me paraissent interminables. Je commence à boire dès l'après-midi, les heures passent ainsi un peu plus vite, ou du moins j'ai moins conscience de l'attente. Quand je réalise que j'entame maintenant les bouteilles dès le midi, je m'impose une limite à ne pas franchir : ne pas boire le matin.

Cela fait maintenant un peu plus de cinq mois que je suis seul. Je dois retourner voir mon médecin afin qu'il détermine mon aptitude à reprendre le travail. Néanmoins, je repousse chaque jour l'appel pour la prise de rendez-vous. Même passer

un coup de téléphone me paraît être un effort. Car cela veut dire que je dois sortir et je n'en ai aucune envie.

Je me décide finalement et positionne l'entrevue sur un matin, pas certain de me retenir de boire s'il avait fallu que je m'y rende l'après-midi.

Sortir de chez moi m'angoisse au plus haut point et le pire est lorsque je monte en voiture. Je visualise l'accident, ou plutôt la scène que je m'imagine et entends les pleurs de ma fille. J'ai plusieurs versions à l'esprit, j'en ai imaginé une bonne dizaine depuis que c'est arrivé. Les moins cauchemardesques sont celles où Célia et Eléanore sont inconscientes au moment de l'incendie et qu'elles ne souffrent pas, ou lorsqu'elles meurent sur le coup au moment du choc. Mais celle qui me revient le plus – et bien entendu sans que je l'y invite – est celle où Eléanore hurle, où elle appelle sa mère, inconsciente à l'avant. Je vois la peur dans ses yeux, ses larmes, et les flammes autour d'elles. C'est cette scène qui me hante durant le trajet. J'entends les cris de ma fille et tente de me concentrer sur la route. J'évite celle où a eu lieu l'accident et emprunte de petits axes plus longs, dénués de souvenirs terrifiants.

Parmi les scènes que j'imagine, il y en a que je m'efforce de créer, comme pour venir contrer celles qui s'imposent à mon esprit. Je me vois en sauveur, ouvrir les portes et sortir Célia ainsi que notre princesse. Puis je les vois revenir à la maison, elles sont saines et sauvées. Je les rêve avec moi, je leur parle et cela m'aide à m'apaiser, à m'endormir. Seulement une fois le sommeil gagné, je ne contrôle plus mes pensées et alors là, les rêves revêtent leurs habits de cauchemars et la réalité m'explose de nouveau à la figure.

— Liam Fost —

SANS ELLES

Confronté à la disparition brutale de sa femme et de son unique fille dans un accident de voiture, la vie d'Adam Weiss bascule. Dévasté, il lutte pour ne pas laisser ses souvenirs lui échapper.

Alors qu'il retrouve peu à peu goût à la vie, de nouvelles révélations sur l'accident ravivent sa douleur. Les croyances d'Adam s'en trouvent bouleversées.

Phénomènes paranormaux ou mensonges autour du drame ? Se pourrait-il qu'elles soient en vie ? Sombre-t-il désespérément dans la folie ?

Par l'auteur du thriller
Cry For Help

INCEPTION

ÉDITIONS

www.inceptioneditions.com

Couverture : Lysiah Maro

18,90€

ISBN 978-2-490630-37-0



9 782490 630370